#### Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



### T'as de beaux manus, tu sais!

ou : je ne vous ai jamais promis un jardin de best-sellers

### Robert Soulières

Volume 17, Number 3, Winter 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/12552ac

See table of contents

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print) 1923-2330 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Soulières, R. (1995). T'as de beaux manus, tu sais! ou : je ne vous ai jamais promis un jardin de best-sellers. *Lurelu*, *17*(3), 33–33.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1995

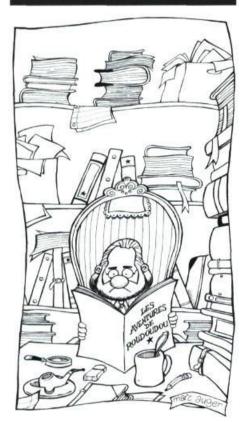
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/



# L'huseluberlu

Robert Soulières



Cette semaine (je fais semblant que j'ai une grande chronique dominicale dans un hebdomadaire parisien, Les Gallimardises,) cette semaine, disais-je, je vais vous parler d'un sujet délicat : les manuscrits. Les manuscrits sont le sang des romanciers, la sève des éditeurs, le papier de la compagnie Rolland, les profits de Xérox et du gros travail encore à faire pour les facteurs.

Tout d'abord un peu d'éti, d'éthy, détimots... un peu d'histoire à propos de ce mot qui nous vient du latin, manu, manus, et du grec ancien et profond, scriptare. Ce qui signifie, si on les raboute ensemble : écrire à la main, ou à la machine, en suant sang et eau pour un éditeur qui lèvera le nez dessus neuf fois sur dix.

Les éditeurs, il faut bien l'avouer, reçoivent des centaines de manuscrits par année, à raison de trois ou quatre par semaine. C'est énorme! Ça peut représenter environ 45 000 pages. Au début de ma carrière, c'était la joie et je m'écriais chaque fois, quitte à réveiller mes voisins chez ERPI: «Hourra! Hourra! un manuscrit, c'est formidable, c'est merveilleux!» Maintenant, après un septennat sans avoir frayé avec la droite littéraire, je murmure d'une voix désabusée: «Oulala, un autre manuscrit...» C'est la vie.

Alors, les manus s'empilent et, lorsqu'il y en a assez, je les envoie au comité de

## T'as de beaux manus, tu sais!

## ou : je ne vous ai jamais promis un jardin de best-sellers

lecture qui les lira. Oui, oui, oui, qui les lira, et qui départagera le bon grain du livret. Ensuite, la balle est dans notre camp, ce qui n'est pas de la tarte, car il faut bien l'avouer, je vais vous en apprendre une bonne, les éditeurs ne lisent pas au bureau, enfin très rarement. C'est donc le soir (au coin du feu). et durant les fins de semaine entre deux brassées de lavage, qu'ils liront les chefsd'œuvre du siècle. Parfois, nous faisons des découvertes étonnantes. On y décèle une lumière, un style, une voix, un ton (pas tout ça nécessairement en même temps, mais enfin) qui nous chavire et qui nous pousse à téléphoner à l'auteur(e), peu importe l'heure du jour ou du soir. Ce sont les moments les plus beaux.

Comme je vous le disais, certains éditeurs reçoivent entre 250 et 300 manuscrits par année. Comme ils ne peuvent en publier qu'une trentaine par année, parfois un peu plus, ça revient à dire qu'ils ont la pénible tâche de dire non neuf fois sur dix. Moi qui dans la vie réponds oui neuf fois sur dix; c'est vous dire à quel point je me fais violence. Une réponse négative, c'est décevant, démotivant, déplaisant, irritant, révoltant (et tout ce qui finit par «ant») pour celui ou celle qui a mis tout son cœur, toute son âme et toutes ses économies afin d'envoyer son manuscrit par messager ou par poste prioritaire, en insérant parfois des timbres pour le retour (les pessimistes, on les reconnaît tout de suite). Un jour, j'ai reçu d'un auteur une petite enveloppe accompagnée d'un beau 5 \$ tout neuf pour le retour, charmante attention... Si c'était pour m'acheter, ce n'était pas assez.

Maintenant, passons aux anecdotes, aussi savoureuses que vraies. J'ai déjà reçu, et mes collègues, aussi sans aucun doute :

- des manuscrits parfaitement illisibles, le ruban datait de la guerre des Boers;
- des lettres de présentation qui se terminent huit fois sur seize par «j'espère que vous aurez autant de plaisir à lire mon manuscrit que j'en ai eu à l'écrire»;
- ou qui ajoutent en P.-S. «je l'ai lu à mes élèves et ils ont A-DO-RÉ». Ils avaient intérêt, sinon, ils coulaient leur année;
- des manuscrits avec leurs bretelles (il faut être culotté): l'écrivain, dans sa grande hâte d'être publié, n'avait pas pris le temps de détacher les feuilles;
- des manuscrits écrits recto verso, à simple interligne avec un demi-pouce de marge et au moins quatre-vingts lignes par page, le genre économe ou écologiste;
- des manuscrits à la Réjean Ducharme, pleins de ratures, de traces de beurre d'arachide ou de confiture aux fraises,

- dont les auteurs se plaindront encore après trente ans de ne pas avoir été lus;
- des manuscrits accompagnés d'un long CV pour nous prouver je ne sais trop quoi;
- des manuscrits écrits à la main, sur des feuilles de différentes couleurs à chaque page;
- des manuscrits avec un cheveu glissé à la page 15 pour vérifier soumoisement si l'éditeur lit ce qu'on lui envoie, ou encore avec une goutte de colle dans le coin droit, avec des pages manquantes, juste pour voir;
- des manuscrits sans titre, sans pagination, sans adresse de retour (les optimistes);
- ou qui nous demandent au téléphone (nous sommes le 3 novembre) «est-ce que ça peut paraître avant Noël?».
- enfin, car il faut bien finir, il y a ceux qui vous avouent d'un air candide, mais qui cachent une mitraillette derrière leur dos, qu'ils ont aussi envoyé l'œuvre du siècle chez l'un de vos concurrents.

En revanche, je n'ai jamais reçu un manuscrit accompagné d'un chèque ou d'une photo osée (remarquez que ça ne changerait rien, mais enfin, pour ensoleiller nos débuts de journée et pour faire rigoler les membres du comité de lecture)...

Mine de rien, je vous ai dit tout ce qu'il ne fallait pas faire, bande de chanceux, et c'est gratuit. Alors bon courage, car écrire demande de la ténacité, de la persévérance et une bonne dose de modestie. Ici, je vais reprendre les paroles de Philippe Noiret en les transposant pour un écrivain : «Vous savez, on devient plus souvent écrivain par timidité et par manque de confiance en soi que par exhibitionnisme et contentement de soi. C'est une façon de montrer tout en se cachant, de chercher dans le regard des autres une approbation et une estime que l'on ne ressent plus pour soi-même.» Merci Philippe!

Finalement, tout ceci pour dire que oui, bien sûr, nous lisons tous les manuscrits et que nous pouvons nous tromper, qu'il nous arrive même d'en perdre (un sur cent) mais qu'il ne faut jamais se décourager, car ce qui déplaît à un éditeur peut plaire (j'allais écrire hélas!) à un autre éditeur.

### Les pensées de la semaine

Faute de Brive, on ne fait pas la palette (c'est, modestement, de moi).

L'autre est d'Erik Satie et elle est bien meilleure : «Celui qui a dit que la critique était aisée n'a pas dit quelque chose de bien remarquable. C'est même honteux d'avoir dit cela; on devrait le poursuivre, pendant au moins un kilomètre ou deux.» &